

une course échevelée dans la nuit, et bientôt je pus dire la parole attendue. Ce fut une réaction de délire. Homme, femme encore tout convulsés de l'affreuse étreinte de mort, incohérents, gesticulaient, pleuraient, riaient à l'idée de la vie subitement reconquise. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je devins subitement pour eux le vieil ami de vingt ans.

J'eus beau dire, rien n'y fit, je fus sacré Dieu. Je revins le lendemain, et, plus tard, je reçus de nombreuses visites à mon tour. C'était la plus belle et la plus heureuse famille. L'homme était comptable chez un entrepreneur, la femme vaquait au ménage. Ils vivaient dans l'aisance, parlant fièrement de leurs économies et d'un petit bien qu'ils avaient au pays. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient : c'était tout leur secret.

A les voir, lui si résolu, elle si tendre et si vaillante, couvrir de passion leur petit Colibri, le plus désespéré sceptique eût reflété pour un temps quelque chose de l'infinie joie de vivre.

Comment deviner que les mouvements de la vie ne permettent pas de fixer le bonheur ?

Comment soupçonner que cette complète félicité d'amour est fragile autant qu'exquise, et veut sa cruelle compensation de douleurs.

Ils ne s'en souvenaient déjà plus. C'était la plénitude de la vie heureuse.

Au square où jouait l'enfant, dans la petite chambre d'une propreté coquette, que de parties entre la jeune maman blanche et blonde et le petit Colibri, répondant par des cris aigus et des battements d'ailes aux grognements du méchant loup qui, sous prétexte de le mordre le couvrait de baisers. Le grand jeu, c'était la chanson du colibri. Il s'agissait du petit oiseau qui veut trop tôt quitter son nid, malgré les avis de ses parents, et qu'une déplorable culbute punit de son imprudence.

Je n'ai retenu que le refrain :

C'est le petit colibri
Qui voudrait quitter sa mère
C'est le petit colibri
Qui s'envole de son nid
Oui
Le colibri !

Pour n'être point Lamartinienne, cette poésie n'en avait pas moins un merveilleux effet de gaieté sur l'heu-

reuse famille. Le soir, quand l'enfant dévêtu se livrait aux bruyants éclats qui souvent à cet âge, précèdent la brusque tombée du sommeil, la chanson du colibri donnait prétexte à mille inventions de poursuites et de batailles se terminant en chatouilles, en caresses, en embrassements fondus. Au refrain suspendu sur le mot oui, le doigt maternel s'avancait menaçant vers la petite gorge tressaillante, et c'était une tempête de mains qui se débattaient dans les rires et dans les cris. Il n'en faut pas davantage pour faire trois heureux. Que n'arrêtons-nous le temps au passage ?

Un jour, je vis arriver la maman sérieuse. Elle n'était pas inquiète. Mais le Colibri n'avait pas ri depuis deux jours. Il n'avait pas voulu quitter le lit ce matin-là. Il se plaignait vaguement. Ce ne serait rien puisque j'étais là.

Hélas ! je n'eus pas plus tôt touché le petit ventre endolori que j'eus la révélation de l'horreur. Je dis ce seul mot : " Je vais revenir, " et je courus chez un de mes maîtres, grand cœur que ni la haute science ni la riche clientèle n'ont jamais pu distraire de ses devoirs de bonté. Le diagnostic fut tel que je l'avais prévu. Le pronostic : la mort... " à moins d'un miracle, " dit l'homme qui, faisant tous les jours des miracles, savait ce qu'il en faut penser.

Trois jours durant, face blême et rigide, sans mouvements, sans voix, sans larmes, deux automates, penchés sur l'enfant, regardèrent la vie lentement disparaître. A chaque nouveau ravin creusé par la sinistre faulx dans le petit masque bleuissant, apparaissait la correspondante blessure au visage désespéré des deux autres agonisants. De vrai, tous trois mouraient ensemble. Seulement les deux maudits qu'épargnait lâchement le mal, étaient comme figés dans la terreur de survivre.

Parfois l'un d'eux prenait ma main, disant : " Puisque vous l'avez sauvé, ce n'est pas pour nous le tuer maintenant. Il a sûrement quelque chose à faire. Quoi ? " Et le silence lourdement retombait, coupé de l'effort haletant de la petite vie mourante.

Enfin comme l'aube venait sur nous, la grande nuit de toujours fondit victorieusement sur sa proie. Et voilà

qu'au seuil de l'éternel sommeil, l'enfant terrassé, mais lucide, fut étrangement pris du désir de se coucher dans la tombe au rythme ami du chant qui le mettait au berceau. Une dernière lueur brilla dans les yeux glauques, et les lèvres blanches distinctement murmurèrent : " Le colibri. " Sursautant, convulsés, les misérables parents, heurtant des regards fous, subitement comprirent. Le petit réclamait sa chanson. Déjà il avait attendu. Le geste fébrile faisait signe qu'il fallait se hâter. " Le colibri, je veux le colibri, " dit un dernier souffle de voix, et la petite main saccadée impérieusement commandait : " chantez donc, vous qui ne mourez pas encore. "

Le père s'abattit comme une masse, se tordant sur le plancher. La femme, alors, dans un raidissement suprême, la face blafarde, labourée de trous noirs, les yeux poignardant le vide, se leva pour l'action sublime que désertait la lâcheté virile. La mère héroïque chanta. Elle chanta le colibri qui s'envole, rauque, étranglée, tenant dans ses deux mains les petites mains glacées.

C'est le petit colibri
Qui voudrait quitter sa mère
C'est le petit colibri
Qui s'envole de son nid.

Oh, martyres qui vous livrâtes aux bêtes en paiement de l'éternelle félicité promise, qu'est-ce que votre supplice auprès d'une pareille torture ?

Grimace de mort ou sourire le colibri avait payé sa dette de douleur. La mère chantait toujours, incapable de se reprendre. Je la touchai du doigt. Elle s'effondra comme frappée d'une massue. Alors enfin elle pu crier, sangloter, pleurer. Ainsi la vie reconquit sa victime.

L'histoire n'a pas de dénouement.

Des possibilités de joies, des nécessités de douleurs et la paix : tel est le cycle qui, toujours recommence.

Ma vue devint odieuse à ce deuil. Je le compris, ne pouvant moi-même sans souffrance aiguë, regarder ces deux suppliciés survivants. Ils me fuyaient. Je leur dis mentalement adieu.

Où sont-ils ? Pleurent-ils toujours ? La jeunesse a des baumes pour toutes les blessures. Parfois je les rêve heureux. Un autre colibri a fait peut-être ce miracle.

(Ces pages exquises sont l'œuvre d'un médecin.)